
Entretien imaginaire avec Yves Bonnefoy

Les textes théoriques d'Yves Bonnefoy sont nombreux, comme les entretiens qu'il a accordés ici ou là ; nombreuses aussi sont ses réflexions éparses sur la poésie, dans ses œuvres les plus variées : cet entretien n'a pas eu lieu, mais la lettre du texte d'Yves Bonnefoy y est scrupuleusement respectée. Afin de ne pas en alourdir la lecture, les références des textes cités apparaissent en notes. Par ailleurs, cet entretien *imaginaire* a été *réellement* soumis à Yves Bonnefoy, qui a bien voulu le valider comme tel : qu'il en soit chaleureusement remercié.

■ Votre œuvre s'articule de façon complexe avec le surréalisme* : c'est le réel qui vous importe avant tout, et les premiers textes surréalistes (*Le Cœur-espace* et *Le Traité du pianiste*) seront longtemps introuvables ; mais vous placez aussi *Anti-Platon*, un recueil à l'évidence marqué par le surréalisme, à l'ouverture des *Poèmes*. Et, depuis quelques années, vous semblez faire retour vers le surréalisme, à la fois en publiant plusieurs versions du *Cœur-espace*, et en réunissant des textes sur Breton (*Breton à l'avant de soi*). Comment expliquez-vous ces apparents paradoxes ?

■ « Tant va Breton à l'avenir qu'à la fin cette pensée, cette présence s'imposent. Pour ma part, je fus certes requis dès la première lecture, je donnai tout de suite mon adhésion, je vins à Paris pour y retrouver les surréalistes, je rencontrai Breton et fis partie de son nouveau groupe — mais assez vite je jugeai nécessaire de m'éloigner¹ [...] Breton a su qu'il y a un monde ; et qu'il importe, et qu'il est possible, de le préserver, de le sauver². [...] En effet, pour que le désir continue de faire exister le monde, [...] il faut qu'il soit partageable ; [...] et

1. *Breton à l'avant de soi*, p. 91.

2. *Ibid.*, p. 96.

cette nécessité incite, après l'expression du désir, à un second moment, réflexif, où les valeurs, les besoins en puissance communs seront dégagés de l'intrication des fantasmes individuels. Or, Breton n'a pas cessé, au contraire, de consentir aux siens propres une autorité presque oraculaire, et de projeter ces chimères dans l'action qu'il conduisait avec d'autres ; ce qui réduisit la réalité à son rêve, et le voua, lui, à la solitude¹. [...] Mais peu importe ! [...] Les grands poètes, et Breton en fut un, comme assez peu en son siècle, méritent qu'on s'attache au meilleur de leur intuition pour en dégager la figure : laquelle, même trahie par l'inconséquence fatale, demeure leur vrai apport, demeure ce qui provoque et incite, ce qui ranime². »

■ L'une des plus fortes ruptures qui ouvre votre œuvre concerne le concept, sous sa double forme, hégélienne et platonicienne. Cela explique notamment la position particulière d'*Anti-Platon*. Que reprochez-vous exactement au concept ?

■ « Il est temps de comprendre que, dans l'illusoire même qui est l'essence aussi bien de nos corps matériels que de nos croyances, le fait humain comme tel, en sa vocation à fonder une société en y trouvant des raisons d'y vivre, sur une terre aménagée à nos fins, est une réalité *sui generis* qui doit être décidée l'être : l'être étant ce que l'on décide qui sera, dans un monde où dehors il n'y a rien en puissance que le chaos des forces aveugles et des prédatations. L'être est à instituer, à chaque instant d'ailleurs, une vraie création continue, et le paradoxe du concept, cette fatalité du langage, c'est qu'il nous donne les moyens d'organiser ce projet et d'anticiper sur ses actes, mais pour autant ne sait rien, et nous prive, de ce savoir intime de notre condition d'existant qui est ce qui assure le désir d'être et la décision de l'instituer ici même, ici tout de suite. [...] Si l'être est le produit de la décision qu'il y ait de l'être, cette décision même est peut-être tout entière — a déjà manifesté sa vertu — dans le désir que l'on a de la prendre, de le pouvoir, si ce désir est profond, exigeant, durable. L'essentiel, c'est le vouloir-être. [...] La poésie [...] n'est pas ce qui parle du monde mais le travail qui, dégageant la parole du discours conceptuel, fonde le monde,

1. *Breton à l'avant de soi*, pp. 96-97.

2. *Ibid.*, pp. 87-88.

pour le meilleur ou pour le pire, estimant simplement qu'on peut lui donner un sens¹.

Perdue parmi les significations, la poésie se souvient, et rêve, d'un état originel, vierge encore, du mot : quand, dans le silence où était la chose terrestre avant le langage, le mot qui naît reflète un instant — mais c'est hors du temps — l'irreflétable du monde.

La poésie veut briser de son écriture non conceptuelle, plurielle les significations qui se coordonnent, afin de ranimer, dans chacun de ses grands vocables, ce surcroît de la perception qui serait, pourrait-on s'y maintenir, sa parole². »

■ Contre le surréel, compris comme une échappée du réel vers un ailleurs illusoire et merveilleux, contre le concept et les Idées*, formes aussi de cet ailleurs, cette fois-ci intellectuelisé, contre moins Mallarmé que la lecture qu'en a proposé Valéry, le Mallarmé de la « Notion pure », vous érigez en valeur première la notion de présence. Mais, sauf à la définir comme un concept, ce à quoi vous vous refusez évidemment, comment peut-on comprendre cette « présence » ?

■ « On me demande parfois ce que je nomme présence. Je répondrai : c'est comme si rien de ce que nous rencontrons, dans cet instant qui a profondeur, n'était laissé au dehors de l'attention de nos sens³. Et la présence est par nature ou plutôt par droit — un droit que nous nous sommes donné — ce qui transcende les signes ; ce qui s'absente de tout emploi qu'on puisse faire des signes⁴.

Cette impression de participer à une réalité soudain plus immédiate et pourtant aussi plus une et plus intérieure à notre être, c'est ce que j'ai coutume de désigner par les mots de *présence*, de sentiment de présence. Et le fait que cette participation si spontanée à certains instants nous soit refusée d'ordinaire, c'est ce que j'appellerai aujourd'hui *l'aliénation linguistique*⁵. Sous le signe de cette unité que j'aime nommer présence, j'ai en esprit ce qui est peut-être en

1. « Le siècle où la parole a été victime », « Yves Bonnefoy et l'Europe du XX^e siècle », Presses universitaires de Strasbourg, 2003, pp. 483, 485.

2. *Rue Traversière*, pp. 177-178.

3. *La Vie errante*, p. 217.

4. *Ibid.*, p. 178.

5. *Entretiens sur la poésie*, p. 310.

nous un désir encore, mais si profond celui-là qu'on peut l'estimer d'un autre ordre que les faims qui tenaillent la vie quotidienne, ou que perçoit la psychanalyse : désir élémentaire de vivre, de survivre, c'est-à-dire de faire corps avec le monde dès avant toute interprétation de ce que le monde peut être — de faire corps de par tout notre corps, précisément, qui déborde en nous la pensée¹. »

■ Vous savez le procès mené à la « présence » par une part de la philosophie contemporaine : elle ne serait que la reconduction de la métaphysique*, et sous des dehors en apparence nouveaux, accueillerait la même pensée du refus de la mort. Que répondre aux arguments développés par exemple par Jacques Derrida ?

■ « Si la déconstruction de l'antique visée ontologique peut apparaître, à un certain plan, un impératif de la connaissance, voici en tout cas que son affaiblissement dans des situations concrètes s'accompagne d'un risque de décomposition et de mort pour la société tout entière. [...] Et tout en continuant d'étudier comment vie et dévie sans fin le signifiant dans les signes, il me semble qu'il faut chercher comment cet élan que nous sommes peut, dans la dérive des mots, s'affirmer pourtant comme une origine. Que faire, autrement dit, pour qu'il y ait quelque sens encore à dire *Je*² ?

Si l'être n'est rien d'autre que la *volonté* qu'il y ait de l'être, la poésie n'est rien elle-même, dans notre aliénation, le langage, que cette volonté accédant à soi — ou tout au moins, dans les temps obscurs, gardant de soi la mémoire³.

C'est de l'expérience de ce qui n'a pas de nom, pas de lieu, de ce qui ne peut faire signe, n'étant, abyssalement, que chose, que naît maintenant, avec la présence d'autrui, le besoin de bâtir un lieu, pour le partager, le besoin de donner des noms, afin qu'un lieu soit et se fasse sens. C'est de ce qui transcende à jamais le signe, que naît le besoin du signe⁴. »

■ Et les « images » participeraient aussi de ce voile jeté sur la présence, d'un recouvrement du réel par l'illusoire, et partant, d'un rêve d'infinitude au détriement de l'acceptation de ce que nous sommes ?

1. *Entretiens sur la poésie*, p. 260.

2. *La Présence et l'Image*, pp. 21-22.

3. *Ibid.*, p. 44.

4. *Rue Traversière*, p. 177.

■ « La vérité de parole, je l'ai dite sans hésiter la guerre contre l'image — le monde-image —, pour la présence¹. La poésie n'est pas le dire d'un monde, aussi magnifiques en soient les formes qu'elle seule peut déployer, on dirait plutôt qu'elle sait que toute représentation n'est qu'un voile, qui cache le vrai réel²... »

Qu'est-ce qu'une image ? En première approximation, ce qu'on retient d'une œuvre quand on ne perçoit dans ce qu'elle évoque que ce qui tend à faire de ces fragments d'apparence pourtant choisis parmi nombre d'autres un monde en soi suffisant, et d'autant plus attachant qu'il n'est ainsi, mais le sait-on ? que partiel³. J'appellerai "image" cette impression de réalité enfin pleinement incarnée qui nous vient, paradoxalement, de mots détournés de l'incarnation⁴. Là où l'écrivain règne, il ne vit pas, il ne peut donc penser sa vraie condition, et là, par contre, où il lui faut vivre, le voici sans préparation à cette tâche inconnue. Que de dualismes nocifs, entre un ici dévalorisé et un ailleurs réputé le bien, que de gnosés impraticables, que de mots d'ordre insensés ont été répandus par le génie mélancolique de l'Image⁵ ! »

■ Vous vous êtes pourtant voué, tel Baudelaire, au « culte des images », votre « unique », votre « primitive passion » ?

■ « L'illusion, le rêve, l'*éros* ont beau être l'égoïsme, le mal qui grève la charité, ils n'en sont pas moins la fatalité de la condition humaine qui est d'être en proie au langage, et restent ainsi le lieu même où l'on doit pénétrer pour la rencontre d'autrui⁶. À son plus haut, qu'on peut au moins pressentir, la poésie doit bien réussir à comprendre que ces images qui, absolutisées, auraient été son mensonge, ne sont plus, dès qu'on les traverse, que les formes tout simplement naturelles de ce désir si originel, si insatiable qu'il est en nous l'humanité, comme telle : et l'ayant refusé elle l'accepte, en une sorte de cercle qui constitue son mystère⁷. »

1. *La Présence et l'Image*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 41.

3. *Lieux et destins de l'image*, p. 161.

4. *La Présence et l'Image*, p. 32.

5. *Ibid.*, pp. 33-34.

6. *Lieux et destins de l'image*, p. 198.

7. *La Présence et l'Image*, p. 55.

■ Sans transition, et pour passer à un domaine non moins important de votre œuvre, « traduire en poète », est-ce davantage plier votre langue à celle de l'œuvre qui vous accueille, ou faire vôtre cette œuvre, en l'accueillant dans votre langue ?

■ « Si la poésie doit être traduite, il faut que la traduction se situe en poésie, et celle-ci est mon expérience ou n'est pas. Et comment être fidèle à une expérience, la mienne, en en vivant une autre au même moment¹ ?

Comprenons bien, car c'est cela l'essentiel : le matériau du traducteur, c'est moins le "sens" qu'a le texte — un sens qui est d'ailleurs bien complexe, et se trouve ou se perd à divers niveaux — que son expérience propre de celui-ci : laquelle ne peut que prendre la forme d'une question qu'il se pose, sur la valeur, sur le bien-fondé de l'original, avec sinon une approbation, de sa part, du moins une compréhension assez ouverte, assez sympathique pour qu'il puisse leur prêter voix un instant, dans ce jeu d'hypothèses qui constitue notre devenir [...] Et quand [...] cette capacité d'écoute lui est offerte, voici que traduire va pouvoir être une étude de soi autant qu'une lecture de l'autre, d'où le besoin de la forme libre, ce grand débusqueur des stéréotypes².

Car nous vivons une époque où, de toute façon, les formes fixes sont hors d'atteinte, faute d'un rite commun. Notre désir de ce qu'elles sont ne peut s'exprimer, dans nos œuvres mêmes, que de façon indirecte. Que cette même distance, où la proximité se propose, s'établisse donc entre nous et ce vers shakespearien où s'affirme encore, avec plénitude parfois, l'esprit d'une orthodoxie³ ! »

■ Nombre de textes, notamment dans les *Récits en rêve* et dans *La Vie errante*, portent directement sur la question du langage. À rebours de toutes les connaissances linguistiques, n'espérez-vous pas que le langage parvienne à désigner immédiatement le réel, qu'il y ait adéquation entre le mot et la chose : n'êtes-vous pas cratyliste* ?

■ « Quel remarquable renversement ! Cette matérialité des vocables, dont Platon s'inquiétait dans le *Cratyle*, parce que l'aspect sonore du mot ferait écran

1. *Shakespeare et Yeats*, pp. 206-207.

2. *Ibid.*, p. 223.

3. *Ibid.*, p. 205.

devant l'objet que le mot désigne — et Mallarmé lui aussi en a posé le problème —, c'est en fait ce qui, dans le poème, rappelle à la conscience qui œuvre les caractères d'unité, de totalité qui sont la vérité, la réalité de la chose ou du moment d'expérience. Loin d'être le prisme déformant, le vers est l'index qui pointe vers cet au-delà du vocable qui est notre seul contact qu'on puisse dire tangible avec une réalité autrement insaisissable. On a bien le droit de dire, en dépit de la critique des sémiologues, que la poésie peut prétendre à la vérité¹.

Dire que le langage fragmente l'Un, dire qu'il nous prive de lui qui respire pourtant dans notre souffle, bat dans nos veines, nous fait avoir faim et désirer, ce n'est pas vouloir indiquer qu'il y a eu un « avant », à l'époque duquel quelque conscience humaine ou pré-humaine aurait bénéficié de l'immédiat qui nous manque : car il n'est pas de conscience sans un système de signes et, avant le langage, il n'y a de rapport des parties au tout qu'aveugle comme la pierre. En fait c'est l'être parlant qui crée cet univers même dont sa parole l'exclut². »

■ Le soupçon porté envers le langage, du fait de ses manques à désigner le réel, ne pousse-t-il pas alors à vouloir y remédier, et à instituer la poésie, comme le fit Mallarmé, comme celle qui pourrait « rémunérer le défaut des langues » ? N'est-ce pas là ce que vous nommez le « salut » ?

■ « À chaque instant la langue commune se dégrade, s'aliène de cette expérience, qui conditionne pourtant toute sa structure, elle se dérègle, elle commence à sonner faux, et c'est la fonction de la poésie que de la réaccorder, si je puis dire, de lui rendre un peu de sa résonance assourdie, de sa justesse³. Et poésie, c'est ce que devient la parole quand on a su ne pas oublier qu'il existe un point, dans beaucoup de mots, où ceux-ci ont contact, tout de même, avec ce qu'ils ne peuvent pas dire⁴.

Comment se fait-il qu'après de si peu des aspects du monde le langage ait consenti à venir, non pour peiner à la connaissance mais pour trouver repos dans l'évidence rêveuse, posant sa tête aux yeux clos contre l'épaule des

1. *Entretiens sur la poésie*, p. 264.

2. *Ibid.*, p. 312.

3. *Ibid.*, p. 20.

4. *La Vie errante*, p. 169.

choses ? Quelle perte, nommer ! Quel leurre, parler ! Et quelle tâche lui est laissée, à lui qui s'interroge ainsi devant la terre qu'il aime et qu'il voudrait dire, quelle tâche sans fin pour simplement ne faire qu'un avec elle ! Quelle tâche que l'on conçoit dès l'enfance, et que l'on vit de rêver possible, et que l'on meurt de ne pouvoir accomplir¹ !

Trois mots, trois mots seulement pour dire ce qui est, quel repos, quel sommeil heureux contre ce grand corps respirant que nous ont laissé entrevoir les plus sérieux, les plus secrets de nos peintres²... »

1. *La Vie errante*, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 47.